

Fanny Chartres



Le livre

On les appelle les EANA: les élèves allophones nouvellement arrivés.

Ils viennent d'un peu partout. De Bulgarie, de Turquie, de Corée, d'Angleterre ou, comme Luca, de Roumanie. Ils sont là pour un temps ou pour longtemps. Ils viennent avec leurs histoires, simples ou heurtées. C'est peut-être le travail de leurs parents qui les a amenés là, ou bien l'absence de travail. Parfois l'espoir, parfois l'absence d'espoir.

Ils parlent un français hésitant, dansant, boiteux, drôle. Ils portent des rêves puissants et fragiles, celui de devenir champion de Rubik's Cube ou virtuose du violon.

C'est pour toutes ces raisons qu'ils sont venus en France, à Paris, dans la Ville lumière. Mais la lumière a aussi ses ombres.

L'autrice

[Fanny Chartres](#) est née en 1980 à Châteaubriant. Après des études de bibliothécaire, elle a travaillé en tant que volontaire internationale en Roumanie. Elle a été successivement responsable du Bureau du livre à l'Institut français, assistante de presse à l'ambassade de France et documentaliste au lycée français. Partie pour dix-huit mois, elle a finalement passé dix ans à Bucarest. C'est dans cette ville qu'elle a écrit *Strada Zambila*, son premier roman. De retour à Paris en 2016, elle a continué à écrire tout en étant correctrice pour la presse. Rêveuse mais toujours tournée vers le monde, elle compose des romans nourris des vies, réelle et imaginaire, qui s'offrent à elle. Ses personnages ont quelque chose à voir avec les «Indestructibles»: des super-héros, attachants et drôles, catapultés dans l'étrange galaxie de l'adolescence.

Fanny Chartres

Les inoubliables

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

L'autrice remercie le CNL
pour son soutien.

Avec le soutien du



À mes inoubliables : Luminița, Ana, Katia

À Alex Leo Șerban

À Marie, mon indispensable

La fin des oranges

Et voilà ! Une tache ! Une énorme tache bien visible sur ma chemise immaculée...

La tache s'étalait, la tache grossissait, la tache prenait ses aises. Elle ne se posait absolument aucune question. Les taches se déposent, s'imposent, puis disposent. Une simple petite éclaboussure d'orange peut ainsi devenir une trace impure, une salissure, une souillure. Quel maladroït ! Moi qui venais de laver, de repasser, d'apprêter les vêtements que j'avais laborieusement choisis pour ma rentrée au lycée Saint-Exupéry de Créteil. Ma première rentrée des classes en France ! Je la voulais parfaite, rien ne devait l'entacher, il fallait qu'elle soit comme dans les rêves que je faisais là-bas, dans mon pays.

Me levant brusquement, j'ai fait tomber mon tabouret qui est allé rouler jusqu'au pied de l'évier devant lequel je me trouvais déjà. Tout en faisant couler de l'eau, j'ai retiré ma veste, puis ma chemise. Je tremblais. Mes gestes étaient précipités et imprécis. J'ai commencé à mouiller la marque indésirable sur le tissu blanc. Puis j'ai pris la

première éponge à portée de main et j'ai frotté énergiquement l'auréole orange, tout en éclaboussant les murs et le sol de notre minuscule cuisine. Mais, au lieu de se résorber, la tache a continué de s'étendre. Pire, elle a pris une couleur vert-marron. Plus je frottais, plus ma chemise perdait de sa blancheur. J'ai finalement renoncé. Mes yeux sont tombés sur les assiettes de l'évier. L'éponge que j'utilisais avait servi à gratter le plat à gratin cuisiné par mon père. Désespéré, j'ai mis ma chemise sous le robinet, espérant noyer la tache orange et les traces de sauce en même temps. Mais rien n'y a fait. Ma chemise ressemblait désormais à un morceau de chiffon gorgé d'eau marronnasse, parsemé ici et là de petits points verts rappelant les courgettes de la veille.

Je me suis affalé sur le tabouret près de la fenêtre. Je déclarais forfait.

C'est alors que mon père a fait son entrée dans la cuisine. Fraîchement rasé, il avait revêtu son plus beau costume : une chemise en lycra à fleurs roses et bleues, une veste noire qui n'avait plus de boutons et un pantalon bleu pour rappeler les fleurs. En fait de costume, c'étaient surtout les seuls habits que comptait sa garde-robe, limitée, tout comme l'était notre T1 minuscule.

– Mais, Loulou, qu'est-ce qui t'est arrivé ? m'a demandé mon père, tandis que je fixais ma chemise d'un air quasi tragique. Y a eu un séisme pendant que je me lavais les dents ? a-t-il continué en découvrant le tabouret renversé près de l'évier et les flaques d'eau sur le lino.

Je n'avais perçu dans la voix de mon père ni colère ni reproche, juste un constat, cette même attitude qu'il avait vis-à-vis de tout ce qui nous arrivait dans la vie. «Après tout, une emmerde de plus ou de moins... », disait-il parfois, d'un ton léger contrastant totalement avec ses propos.

Puis il s'est accroupi pour essuyer les flaques d'eau avec l'éponge qui avait servi à gratter les restes du gratin de la veille.

L'image de mon père les genoux pliés pour réparer les dégâts que j'avais causés m'a fait de la peine. Je me suis mis debout et j'ai posé ma chemise sur le bord de la table, près du verre de jus d'orange.

Je n'en boirais plus jamais de ma vie.

– Tati, laisse, je vais le faire. C'est de ma faute. J'ai taché ma chemise et j'ai voulu la laver... J'en ai pas d'autre, tu sais... Alors...

– Oui, oui, Loulou, t'en fais pas, je vais nettoyer, va te préparer.

– Mais, papa, t'as pas compris, j'ai rien d'autre à me mettre. Je ne vais pas prendre mon sweat orange tout élargi le jour de la rentrée !

Habituellement, de manière affectueuse, j'appelais mon père «tati*». Le passage au traditionnel «papa» augurait un changement d'humeur provoqué par les aléas, bons ou moins bons, de notre quotidien. Quant à lui, il

* Mot roumain signifiant «papa».

réservait mon prénom, Luca, aux papiers administratifs et m'appelait toujours « Lulu », qui, prononcé à la roumaine, donnait : « Loulou ». C'était l'un des nombreux mots qu'il refusait de prononcer à la française, malgré l'accord que nous avons passé pour utiliser le plus possible la langue d'ici, même entre nous.

Encore à quatre pattes, mon père a redressé la tête.
– Non, non, pas le sweat ! Il n'est pas beau, ce sweat !
Tu vas prendre ma chemise.

Et voilà comment je m'étais retrouvé avec la chemise de mon père sur le dos. Elle était deux fois trop grande pour moi, et trop bariolée pour un jour de rentrée, mais, sous ma veste et en la fourrant dans mon pantalon, on ne verrait rien du tout, m'avait assuré tati tout en réajustant mon col. Il ne me restait plus qu'à espérer que je ne serais pas obligé d'enlever ma veste dans la journée.

– Comme té beau, Loulou ! s'est-il exclamé dans un français volontairement « roumanisé », en me serrant dans ses bras.

Contrairement à d'autres pères, le mien était toujours fier de moi. En CP, quand j'avais coupé la tresse de ma voisine de devant, il avait expliqué à la maîtresse que j'avais un don et une habileté hors du commun. « Vous verrez, madame Popa, Loulou deviendra un très grand coiffeur, ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! »

En cinquième, lors de la réunion parents-enseignants, devant la professeure d'anglais qui déplorait l'habitude que j'avais de mettre systématiquement un « i » à la place du « y » dans les verbes comme « *stay* » ou « *say* », tati avait répondu qu'il fallait plutôt me féliciter, car moi, au moins, je faisais l'accord à la troisième personne du singulier : « La prononciation reste la même, que cela soit un "i" ou un "y", alors que si vous ne mettez pas de "s" la prononciation est mauvaise... » En troisième, lorsque j'avais eu pendant un an le visage rongé par les boutons, il me soutenait chaque matin que j'étais le plus beau avec mes boutons de rose. « Au moins, toi, Loulou, tu attires le regard, contrairement à tes camarades qui ont tous un visage terne et triste. »

Et là, quand je m'apprêtais à faire ma première rentrée scolaire en France, habillé comme un as de pique, il m'assurait que j'étais aussi beau qu'Alain Delon dans *Borsalino*.

Nous étions des Zéanas

– Luca Po... Luca Popo... Luca Poposi... Po-po-vi-chi... Luca Popovichi ? Luca Popovichi ? a crié le professeur principal des secondes B en ce mardi de rentrée que j'avais tant de fois vécu dans ma tête.

J'ai levé la main et rejoint mes camarades. Je me suis efforcé de ne pas prêter attention aux gloussements que mon nom avait suscités dans l'assemblée et j'ai adopté une allure qui se voulait nonchalante, les mains fourrées dans les poches de ma veste. J'aurais peut-être dû reprendre mon professeur sur la prononciation de mon nom de famille et lui dire que le « i » final s'omettait à l'oral ? Non, j'aurais risqué de le fâcher et je ne souhaitais vraiment pas me le mettre à dos dès le premier jour. J'ai toujours préféré me faire discret. Mais, à cause de ce nom de famille imprononçable, mon arrivée au lycée Saint-Exupéry ne pouvait pas passer inaperçue.

Après avoir atteint le rang de ma classe, j'ai baissé la tête pour ne pas croiser le regard de mon père qui attendait

dans la cour avec d'autres parents. J'imaginai ses yeux brillants et ses poings bien serrés dans ses poches usées par les années.

Son Borsalino roumain n'en menait pas large. Je n'avais décidément pas le sang-froid ni la classe d'Alain Delon. Véritable légende du cinéma international pour un grand nombre de Roumains, l'acteur français tenait aussi un rôle de premier plan dans l'existence de mon père. Pendant la période la plus dure du communisme, beaucoup de films étrangers étaient censurés, à l'exception de ceux avec Alain Delon. Classiques et inoffensifs aux yeux du régime, ils étaient tolérés... et adorés. C'est avec lui et Louis de Funès que les Roumains avaient supporté cette époque. Les balles du premier qui ricochaient et les grimaces du second faisaient oublier à la population la dureté de la vie. Lorsque nous avons emballé nos affaires pour Paris, limités forcément, comme l'étaient nos revenus, mon père avait consacré un carton entier à sa collection de DVD avec Alain Delon.

Puis mon professeur principal a appelé trois autres élèves : deux garçons et une fille dont j'ai aussitôt retenu le prénom : Anna. Comme ma mère, mais avec deux « n ».

Au cours de la première heure de classe, M. Bernard nous a fait remplir une fiche de présentation. Il est passé près de ma table juste au moment où j'écrivais le plus lisiblement possible mon prénom et mon nom de famille : Luca POPOVICI. Puis ma nationalité : ROUMAINE.

Après avoir lu ma fiche, M. Bernard a jugé opportun d'annoncer à tout le monde, quasi solennellement, que nous avions dans cette classe, la seconde B, cinq élèves EANA. Il y avait Chavdar Komandarev de Bulgarie, Tezel Ertuğrul de Turquie, Jae-Hwa Hyo-hui de Corée du Sud, Marvin McCormick de Grande-Bretagne et moi : Luca Popovici de Roumanie. Nous étions les Zéanas de seconde B : les élèves allophones nouvellement arrivés. Nous étions aussi des prénoms et des noms, de véritables invitations au voyage à nous tout seuls, sauf pour notre professeur d'anglais, qui, à peine remis de l'épreuve de l'appel, angoissait déjà à l'idée d'avoir à les prononcer à chacun de ses cours. D'ailleurs, M. Bernard nous avait installés les uns à côté des autres, expliquant qu'en début d'année scolaire il procédait toujours ainsi avec les étrangers, que c'était « beaucoup plus pratique pour tout le monde ».

Si mon père avait été dans la salle, il n'aurait pas manqué de se récrier. Ce n'était pas lui qui avait décidé que je serais un Néana. Le lycée m'avait accueilli à la seule condition que j'intègre, en parallèle de la classe ordinaire, une structure spécifique de scolarisation pour les élèves allophones ou ne maîtrisant pas suffisamment le français. Papa avait tout d'abord refusé, mettant en avant mon excellent niveau de français, une langue que j'apprenais depuis mes 11 ans (sans compter le fait qu'il était « lui-même professeur certifié de français » et avait exercé dix-huit ans au « prestigieux » lycée Mihai Viteazul...). Mais la

direction du lycée n'avait rien voulu entendre. Je pense aussi que l'insistance de mon père, qui leur avait apporté l'ensemble de mes carnets et bulletins de notes depuis le CP, les avait quelque peu agacés.

Je m'étais résigné. Après tout, si j'étais venu en France, c'était pour la musique. Mon violon et moi avons toujours parlé une seule et même langue. Nous nous comprenions en toutes circonstances. Les cordes et l'archet étaient le langage avec lequel je savais le mieux m'exprimer. Et mon instrument me répondait : parfois gravement, parfois joyeusement, mais toujours symphoniquement. Avec l'aide de M. Comănescu, mon professeur de musique, qui avait vu en moi « le futur Vladimir Cosma* », j'avais postulé à une bourse pour jeunes musiciens. Je l'avais obtenue, et c'était comme ça que j'avais pu partir pour la France afin de suivre les cours de l'un de ses amis français, un éminent professeur de violon. Ensuite, peut-être que je tenterais le conservatoire de Paris.

Mais je n'en étais pas encore là. Pour le moment, je me trouvais devant la case « hobby » de ma fiche de présentation.

– Pendant que certains terminent, a dit M. Bernard, lançant un regard insistant à Chavdar qui peinait à remplir sa fiche, je vais vous présenter vos emplois du temps. La classe de seconde est une classe d'orientation et elle sera

* Célèbre compositeur, violoniste et chef d'orchestre français, né à Bucarest en 1940. Il a composé la musique d'un grand nombre de films français dans les années 1970, 1980 et 1990.

l'une des plus difficiles de votre scolarité – 15 % de redoublement et 5 % de réorientation ! –, a ajouté le professeur d'anglais en s'arrêtant devant la rangée des Zéanas. Pourquoi ? Parce qu'elle demande à l'élève de faire preuve de maturité et d'autonomie dans son travail ! Il y a souvent une période d'adaptation en début d'année, mais rien d'insurmontable, rassurez-vous !

Sur ces mots, M. Bernard a commencé à nous distribuer nos emplois du temps. J'ai constaté que le mien était rempli de UPE2A. Encore un autre sigle indigeste qui voulait dire, en bon français : unité pédagogique pour élèves allophones arrivants. Grâce à mon père, qui avait passé des heures entières sur le site Internet de l'Éducation nationale pour savoir ce que cachaient les lettres EANA, EFIV, UPE2A, FLE, FLSCO..., j'étais sans doute l'un des seuls Zéanas à comprendre que les neuf UPE2A traversant nos semaines d'école étaient des heures de français intensif. Chavdar tournait sa feuille dans tous les sens, afin de trouver un axe de lecture qui lui semblerait le plus logique ; Tezel remuait les lèvres tout en suivant avec son index les lettres inscrites dans le tableau ; Jae-Hwa était occupée à repasser au crayon rouge l'extrémité de ses ongles vernis : quant à Marvin, il était affalé sur sa table, le regard aimanté à l'horloge figée de la salle de classe. Et moi, je fixais ma semaine sur le papier, essayant de trouver les espaces libres où je pourrais caser mes heures de violon. J'entendais encore M. Comănescu lors de mes derniers cours à Bucarest :

« Cinq heures par jour, Luca!!! Il le faut, sinon tu n'auras jamais le niveau. Jamais ! Et moi, j'aurai perdu tout mon temps avec toi ! »

Quelques semaines plus tard et des milliers de kilomètres plus loin, ses mots résonnaient dans ma tête comme si je me trouvais dans son appartement, au 2, rue Giuseppe-Verdi, lui dans son fauteuil, moi devant ma partition, la main agrippée à mon archet. Cette même main parcourue de tremblements incontrôlables la veille de notre départ, car je savais que nous ne nous reverrions pas avant longtemps. Il me fallait maintenant lui prouver que ces douze années de musique avaient servi à quelque chose, que je saurais saisir la chance qu'il m'avait donnée...

Son temps, il ne l'avait pas perdu, j'en étais certain, mais le mien, ce jour-là, me semblait brusquement diminué.

Bucarest en métro

Ce mardi-là, après ma première journée de cours, je me suis mêlé aux lycéens qui prenaient le chemin de Créteil-Soleil. La plupart pour se rendre au McDo du centre commercial de la ville, d'autres pour emprunter la ligne 8 du métro parisien pour lequel je n'entretenais pas une grande passion. Trop bondé, trop abîmé, trop bruyant, il me faisait regretter celui de Bucarest, dont les quatre lignes bénéficiaient encore de la fraîcheur de leur jeune âge.

Sur le quai, à quelques pas de Chavdar et d'Anna, j'ai attendu la rame qui me ramènerait chez moi.

– Vousse en voulez ?

Comprenant que mon camarade bulgare s'adressait à nous, j'ai brusquement relevé la tête et je me suis retrouvé face à la barre chocolatée qu'il me tendait d'une main, tandis que de l'autre il fourrait un second Mars sous le petit nez retroussé d'Anna.

Les joues gonflées par sa friandise, Chavdar nous souriait des yeux.

– Merci... a répondu Anna en prenant la friandise avec prudence.

J'ai fait pareil, histoire d'occuper le temps.

– Voussabitez où ? a demandé Chavdar, semblant assurément être celui qu'il fallait avoir auprès de soi pour meubler les petits ou les grands moments de flottement.

Anna étant occupée à déballer sa barre chocolatée, j'ai pris l'initiative de répondre.

– Moi, à la Goutte-d'Or.

J'ai tourné la tête vers Anna, qui, logiquement, aurait dû enchaîner, mais les inscriptions sur l'emballage de son Mars semblaient capter toute son attention. Les ingrédients, la composition énergétique et calorique, la date de péremption étaient vraisemblablement beaucoup plus passionnants que les tentatives d'échange de notre camarade. Ce dernier s'est alors senti obligé de répondre à sa propre question :

– Moi, j'habite dans le VII^e arronn'dissement.

Sa prononciation me laissait légèrement perplexe. Par moments, on aurait dit qu'il avait l'accent de Marseille. Je n'avais jamais visité cette ville, mais les nombreuses heures passées à Bucarest à regarder des rediffusions de *La Gloire de mon père* et du *Château de ma mère**, sur TV5Monde, m'avaient permis de faire connaissance avec la manière de parler de ses habitants. Si, au début, je m'installais devant

* Films réalisés par Yves Robert, d'après l'œuvre de Marcel Pagnol, sortis au cinéma en 1990.

la télé pour faire plaisir à mon père (fan absolu de Marcel Pagnol), j'avais rapidement pris goût à l'univers provençal de ces films. Les plans des garrigues tachetées de fleurs de romarin et le langage des cigales et des bartavelles nous emportaient dans un tout autre monde le temps d'une soirée. Et le lendemain matin, nous nous réveillions avec sur le visage le même sourire émerveillé que le jeune Marcel, le héros de la saga.

– Vous connaissez ? a continué Chavdar.

« Un peu quand même », ai-je pensé. Je n'étais en France que depuis trois semaines, mais je savais que le VII^e arrondissement était l'un des endroits les plus chics de Paris... et donc l'un des plus chers, avec sa tour Eiffel, ses institutions, ses ambassades, son Assemblée nationale, son Unesco... En voyant les quatre-vingt-dix kilos bien tassés de Chavdar, son baggy vraiment très large, sa casquette « *Being sexy ain't easy* », j'avais pensé qu'il devait habiter dans un quartier un peu comme le mien, un quartier-monde où se retrouvaient réunis au même endroit des gens de tous les pays, arrivés là pour vivre, survivre, mieux vivre, sans moyens, sans famille.

– C'est plus simm'ple pour mon père, comme il travaille beaucoup, il a besoin d'être tout près de son bureau.

– Il fait quoi, ton père ? a soudainement demandé Anna, désappointée de ne plus rien avoir à lire sur l'emballage de sa barre chocolatée.

– Il travaille à l'amm'bassade deu Bul'garrie. Il est amm'bassadeur, nous a répondu Chavdar sur le même ton

qu'il aurait dit que son père était plombier, facteur ou... carreleur free-lance, comme le mien.

– Ambassadeur? a fait Anna. Waouuuuh, la classe!

Je ne connaissais aucun diplomate ou fils de diplomate, mais l'image que j'avais d'eux était à des années-lumière de celle de Chavdar.

– Oh, mais tu sais, c'est pô plus seu queu tu penses. Mon père est amm'bassadeur de Bul'garrie, pas des États-Unis... C'est un peu comme entreu uneu Dacia et uneu Mercedes, ou entreu Adam Sandler et Leonardo DiCaprio. Leur ressemblance s'arrête là où la classe commence!

Malgré son accent très particulier, me faisant presque douter de ses origines (ses aïeuls venaient peut-être du sud de la France?), Chavdar possédait une réelle aisance pour parler, un talent que je lui enviais profondément. Je n'avais jamais été très bavard, préférant depuis longtemps m'exprimer avec des notes de musique plutôt qu'avec des mots. C'était sans doute de famille, m'étais-je dit en repensant à maman qui, elle, compensait son silence par des papiers griffonnés.

Au moment où Anna s'apprêtait à prendre la parole, le métro est arrivé, accompagné de son habituel et effrayant tohu-bohu, me contraignant à porter les mains à mes oreilles. Chavdar s'est moqué de moi en m'imitant de manière exagérée. Nous avons grimpé tous les trois dans la rame. Créteil-Soleil étant au bout du bout, y compris de la ligne 8, nous avons facilement trouvé des places assises. Moi, à côté d'Anna. Chavdar, en face de nous.

Anna s'est tournée vers moi.

– C'est comment, Bucarest ?

Je ne m'attendais pas vraiment à cette question, me disant que, dans ce lycée-monde, aucun élève « normal » ne retenait les nationalités des étrangers qui débarquaient chaque année, et quand bien même, qui serait intéressé par des pays comme la Roumanie ou la Bulgarie ? Des destinations loin d'être attractives ou romantiques.

Le métro a démarré. Allant chercher au fond de moi des mots que je ne croyais pas avoir, je leur ai alors raconté Bucarest. À la station Maisons-Alfort-Stade, j'ai commencé par leur parler des merveilleux parcs de ma ville, à Liberté, j'ai enchaîné sur les chiens errants que vous croisieez à chaque coin de rue, plus seuls et tourmentés que vous ne l'étiez, à Porte-Dorée, je suis passé aux chats perchés sur les clôtures ou tapis sous les voitures, à Daumesnil, je leur ai décrit quelques-uns des plus beaux édifices de la capitale, entre la place de l'Union et le quartier arménien, à Bastille, je leur ai dépeint les kiosques à fleurs ouverts jour et nuit, tout comme les pharmacies, à Filles-du-Calvaire, je leur ai présenté ma rue, la strada Veronica Micle, du nom de l'amante de Mihai Eminescu, le plus grand poète de notre pays. À Strasbourg-Saint-Denis... j'ai réalisé que je devais descendre de la rame pour changer de ligne ! Je me suis brusquement levé, bousculant quelques passagers mécontents qui, à cause de moi, ne pouvaient plus pianoter tranquillement sur leur téléphone. J'ai lancé un « On se voit demain, les gars ? ! »

à Anna et à Chavdar, lequel m'a regardé d'un air mi-interdit, mi-hilare.

Sur le quai, tandis que le métro s'éloignait dans un boucan assourdissant, j'ai suivi le visage d'Anna qui s'évanouissait doucement dans le tunnel souterrain. Ses yeux noirs plongés dans les miens.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Solaire

Strada Zambila

© 2019 *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier*
© 2019, *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2019

ISBN 978-2-211-30196-1